

Hommage à Lucienne Vincent poète

Texte de Chantal Scotti

Avril 2020

Hommage à Lucienne VINCENT, poète

Introduction

J'ai rédigé ces quelques pages pour nos descendants, afin de les inciter à vénérer nos adorables parents, que nous avons tant aimés, et de leur donner l'envie de lire l'admirable poésie de Lucienne VINCENT. Je me suis attachée à transmettre ce que nous avons reçu : un vécu qui nous a façonnés, de nobles convictions susceptibles de nous ouvrir la voie de la sagesse, un précieux héritage spirituel à découvrir dans l'oeuvre de Lucienne VINCENT.

Première Partie

En feuilletant ses albums de photographies

Deuxième Partie

En lisant ses poèmes

Epilogue

Première Partie

En feuilletant ses albums de photographies

- 1 Cerisiers en fleurs en Haute Saône.
- 2 Légendes et poésie.
- 3 Un couple indestructible.
- 4 Voyages en France : le choix d'une ville.
- 5 Un couple moderne et dynamique.
- 6 Partis avant les autres.
- 7 Installation en Provence : deux années d'errance.
- 8 Lou Ribas en 1959 : un état des lieux lucide.
- 9 Douze années de travaux pour une maison confortable et spacieuse.
- 10 Un travail à temps plein pour notre père.
- 11 De chaleureuses relations sociales et familiales.
- 12 Une vie de retraités embellie par des voyages en méditerranée.
- 13 Secrets de famille et légende poétique.

1 Cerisiers en fleurs en Haute Saône.

Ce sont de vieilles photos. Elles nous parlent de ceux qui ne sont plus, de ce qui s'est passé avant notre venue sur terre. Nous pouvons y admirer des cerisiers en fleurs, en Haute Saône. Défilent devant nos yeux des scènes simples de la vie quotidienne dans les années 1932, ponctuées d'événements marquants, comme le Tour de France. Nous y découvrons des personnages de notre famille paternelle, comme mon arrière-grand-père dont l'identité figure dans notre arbre généalogique. Certaines photos, envoyées à mon oncle, prisonnier de guerre, me serrent le coeur, à la pensée de celle qui souffrait de la cruelle absence d'un être cher. Il y a des vues neutres, quasiment intemporelles, comme celle du quai du Mont Blanc à Genève. Il y a aussi de grands mystères, des enfants à l'identité oubliée, des adultes aux prénoms qui n'éveillent rien en nous. Laisant ces mystères sombrer dans le gouffre de l'oubli, nous tournons les pages de nos albums de famille, pressés de retrouver une part de nos souvenirs dans les souvenirs de nos chers disparus.

Quel intérêt puis-je avoir à garder et regarder de vieilles photographies, enterrées de tant d'inconnues ? Des clichés pas toujours vraiment beaux aux dates imprécises ou entremêlées... D'abord il me vient un réflexe assurément moral : on ne jette pas d'aussi vieilles photographies. Et puis je me pose une vraie question : pourquoi mon père y tenait-il ? Il n'était pas très bavard sur son passé, son enfance, sa jeunesse, avant qu'il ne rencontre notre mère. Peu m'importe l'apparent désordre de vieil album ! Il est à l'image de nos souvenirs qui mélangent tous nos passés et n'apparaissent pas forcément dans un ordre chronologique.

Ces vieilles photographies contiennent une foule d'informations sur la vie de notre père « avant notre mère », par exemple sur les lieux qu'il fréquentait : la Bourgogne, les Vosges, Annecy, Bellegarde, Genève et son lac, le lac du Bourget... Enfant, étant l'aînée de la fratrie, j'ai eu la chance de côtoyer certains des êtres que nous apercevons sur les photographies familiales : un grand-père, un oncle, une tante prématurément décédée. Deux photographies attirent particulièrement mon attention : sur la première, mon père est heureux et souriant, exhibe son accordéon, instrument de musique qui l'accompagna jusqu'à la fin de ses jours. Sur la deuxième, au sein du groupe familial, apparaît notre mère, belle et très fière, entourée de générations successives allant des grands-parents de notre père à nos cousines plus âgées que moi. Toute la famille a connu de ces moments uniques où les plus anciens attendris sourient aux plus jeunes. C'est ainsi que se joue le destin de l'humanité : naître, grandir, aimer, vieillir, mourir.

2 Légendes et poésie.

Notre mère nous racontait très souvent des anecdotes de son enfance ou de sa jeunesse , importantes pour elle. Les mêmes récits revenaient régulièrement autour de la table familiale. Très tôt, nous avons été impressionnés par la verve poétique de notre mère qui transformait les faits passés en véritables légendes, les embellissant de détails savoureux qui frappaient notre imagination. Les dons fabuleux de notre mère enchantaient ses magnifiques évocations. Il m'en est resté le souvenir d'une ambiance à la fois héroïque et émouvante où se distinguaient des personnages hors du commun.

Notre mère traçait de son père, mort alors qu'elle était en bas âge, un portrait noble et triomphant. Elle les considérait comme le grand symbole masculin du nid familial dans lequel elle avait grandi. Elle nous le décrivait comme l'incarnation du courage, puisqu'il était décédé des suites des ses blessures de guerre. Notre grand-mère maternelle, à la hauteur d'un époux si glorieux, remplit dignement le rôle qui lui incombait, celui d'élever seule leurs trois fillettes. Dans ce cocon exclusivement féminin, notre mère acquit très vite la stature d'un pilier, endossant un part de la responsabilité de ce père défunt tant admiré.

Elle encensait sa mère, vaillante devant l'adversité, passant la nuit de Noël à confectionner pour ses filles des habits de poupées, revenant chaque soir dorloter ses enfants après une dure journée de labeur épuisant, et leur apprêtant de succulents repas méditerranéens, à base de poisson et de légumes. Enfant, j'ai bien connu cette grand-mère affectueuse et énergique. Elle boitait légèrement... Ma mère m'expliqua qu'il s'agissait des malencontreuses séquelles d'une entorse mal soignée. Des années auparavant, cette femme exemplaire avait chuté en descendant d'un bus et avait refusé de perdre une seule journée de travail pour guérir de cette ennuyeuse blessure.

Scolarisées dans une école religieuse, les trois sœurs grandissaient dans un contexte particulièrement sérieux. Les jeunes années de notre mère furent essentiellement bercées de foi catholique et c'est aussi avec une sincère émotion qu'elle nous peignait les cérémonies et les processions rythmées de chants sacrés auxquelles elles participaient, notamment au mois de mai, « le mois de Marie ». Notre mère garda toute sa vie cette ferveur intacte, cette piété joyeuse. Les trois sœurs suivirent ainsi un harmonieux et réussi cursus scolaire, prélude à de solides études secondaires. Notre mère intégra brillamment l'École Normale d'institutrices. Elle débuta sa carrière d'enseignante en pleine période de guerre, avec un enthousiasme qui ne la quitta jamais.

Elle aimait partager ses passions, ses ambitions, et donnait aux élèves qui lui étaient confiés le goût de lire et d'écrire sans faute une langue française qu'elle maniait avec subtilité.

Elle sut rendre ses apprentis insatiables de noble et grandiose littérature. L'écouter, c'était inévitablement partir à la découverte des œuvres les plus variées et rêver à d'innombrables destinées. L'écouter, c'était voyager et vivre en pleine poésie.

3 Un couple indestructible.

Nos parents se sont mariés à El Biar, le 11 février 1947. Ce fut une cérémonie très modeste, un mariage avant tout religieux. C'était juste après la fin de la guerre. Ils connaissaient les tickets de rationnement, la pénurie de tout. Ils étaient heureux de s'être rencontrés, prêts à bâtir un monde neuf, un monde raisonnable, après les grandes folies de la guerre.

Il est difficile, voire impossible, de les imaginer l'un sans l'autre. Ensemble ils ont vécu, et bien vécu. Ensembles ils devaient partir pour les paradis des couples mythiques, des couples « Bienheureux ». Les dix premières années de leur vie commune eurent pour cadre l'Algérie. Après quatre ans d'enseignement dans des bleds aux noms typiques (Ténès, Corso-Alma, BabaAli), notre mère obtint un poste à Maison Blanche, localité où se situe l'aéroport d'Alger. Notre père fut alors recruté pour un emploi administratif, au Centre d'Essai en Vol.

Je me souviens de Maison-Blanche comme d'un gros village très ensoleillé, environné de plants de vigne. Je revois l'église et sa place ombragée de palmiers, une épicerie encombrée, aux sombres recoins, où j'accompagnais mon père, le soir. Nous en revenions avec un panier bourré de fruits et de légumes, et je portais, avec grand soin, une bouteille de limonade. Mes parents habitant un logement de fonction dans l'école, je passais beaucoup de temps dans la grande cour et jouais de longues heures sous le grand préau. Une pergola fleurie de pois de senteur et de rosiers longeait la cour à côté de laquelle se dressait un immense citronnier. L'école comprenait deux zones, celle des garçons et celle des filles. Ma mère enseignait à une classe de garçons et c'est dans une classe de garçons que j'ai appris à lire, un an avant les enfants de mon âge.

Dès que je sus lire, ma mère m'instruisit, à sa manière, et m'initia à la géographie de la « métropole ». C'était un grand bonheur pour elle, française d'Algérie, d'avoir épousé un homme né en « métropole ». Ce mot me fascinait, et les explications données par ma mère, me fascinaient plus encore. En fin d'après midi, après la classe, nous avions l'habitude, toutes les deux, de prolonger un peu le cours, moi assise devant, sur un banc d'école, elle debout, à côté d'une carte de France. Avec sa règle de maîtresse, elle pointait sur la carte les régions et les villes françaises et vantait leurs prestigieux habitants, surtout les écrivains qu'elle aimait, et que j'ai, grâce à elle, découverts dès ma plus tendre enfance. Ma mère m'enseignait une carte géographique littéraire : à Paris, Victor Hugo et Notre Dame, en Bretagne Pierre Loti et son frère Yves, dans les régions du Centre, Georges Sand et la Petite Fadette, Alain Fournier et le Grand Meaulnes. En Provence, ma mère égrenait, les uns après les autres, les noms des auteurs qu'elle entendait absolument à m'en faire aimer : Daudet et son moulin Mistral et la jolie Mireille, Pagnol et sa cocasse famille.

A la suite de ces convaincantes démonstrations, deux conclusions s'imposaient à moi : je lirai de bon cœur les ouvrages cités par ma mère, et j'adopterai la Provence comme ma patrie de cœur. Car, c'est en Provence que nos parents nous emmèneraient vivre, dans un futur très proche. J'ai très peu lu de livres « pour enfants ». Ma mère me mit très tôt entre les mains de la vraie littérature et j'y pris aussitôt un grand plaisir.

4 Voyages en France : le choix d'une ville.

Chaque année, l'été venu, nos parents visitaient la France. Ils prenaient le bateau à Alger, en direction de Marseille. Là, ils récupéraient dans la soute leur petite voiture, une quatre-chevaux de couleur grise, et partaient à la découverte de la Métropole.

Durant ces traversées, je gambadais, joyeuse, d'un pont à l'autre du navire. Une ou deux fois, nous connûmes le mauvais temps. Une tempête en méditerranée secoue les passagers. Je regardais avec compassion ma mère, très mal en point, enfermée dans la cabine. Par chance, mon père et moi, nous n'étions pas sujets au mal de mer et nous restions attablés au restaurant avec une dizaine de convives. La grande salle quasiment vide, où de nombreux plats copieux repartaient en cuisine, m'intriguait assez.

Arrivés à Marseille, nous suivions un itinéraire déterminé d'abord par les lieux où vivait la famille de notre père. Nous rejoignions une de ses sœurs à Avignon, une autre à Mâcon, la troisième à Saint Dié, dans les Vosges. Nous nous attardions davantage en Bourgogne, berceau natal de notre père, touché sensiblement par ce retour en son pays et certaines manifestations de son émotion ébranlaient mon coeur de petite fille. Notre mère, évidemment, respectait ces haltes sacrées, mais ne s'en contentait pas. Elle insistait pour nous tirer vers d'autres explorations.

La France à voir pour elle, c'était la France des hommes et femmes célèbres, la France des écrivains, la France des grands monuments, des églises, des châteaux, des ruines gallo-romaines. En Provence, notre mère voulut tout contempler : Arles, le Pont du Gard, Nîmes, la Camargue, et, bien sûr, Aix-en-Provence. Les premières photographies qu'ils prirent de cette ville datent de 1948, et la préférence indubitable que ressentit notre mère pour cette ville est une évidence incontestable.

Ayant, pour la première fois, posé son pied en France, notre mère, envoûtée au premier regard, choisit Aix-en-Provence pour y vivre avec sa famille les années de sa vie d'adulte. Aucune hésitation en elle ; Elle reçut de plein fouet les ondes culturelles et littéraires de cette ville qui lui procuraient le climat d'élégance subtile auquel aspirait son tempérament de poète. En 1948 nos parents voyagèrent jusqu'à Strasbourg qui offrit à notre mère sa grandiose cathédrale et ils rapportèrent d'Alsace de nombreux clichés remarquables. Cependant, de retour en Algérie, notre mère retenait, gravée au plus profond de son coeur, l'image inoubliable de la ville d'Aix-en-Provence.

5 Un couple moderne et dynamique.

Dès avant les années 51, nos parents adoptèrent un style de vie très ouvert sur le monde, se déplaçant beaucoup et entretenant toutes sortes de relations. Munis de plusieurs appareils photo, dont une boîte carré Kodak, ils engrangèrent de nombreux clichés, où l'on peut observer leurs différents amis de l'époque, des instituteurs et institutrices, collègues de notre mère, des personnes diverses rencontrées au cours de leurs excursions et voyages, et, bien sûr, des membres de notre famille.

En 1950, ils acquièrent une automobile quatre-chevaux, qui servit toutes leurs randonnées en Algérie, en France, au Maroc, en Espagne... Ils photographiaient souvent leur véhicule, y étaient très attachés. Cette automobile tenait une place importante dans leur vie, avait presque droit aux mêmes égards qu'une personne de la famille.

Leurs périples en Algérie les conduisaient régulièrement à Alger, El Biar, sur les plages méditerranéennes, à Ténès, Cherchell, dans les ruines romaines de Tizirt ou Tipaza. Ces sites alimentèrent l'inspiration poétique de notre mère.

En France, ne se limitant pas à rendre visite à la famille de notre père, ou au cours de l'été 1951, ils sillonnèrent toute la région du sud-ouest et des photographies des Landes, de Bayonne, Pau, Lourdes, Narbonne et Carcassonne apparaissent dans leurs albums. Le même été, nous les suivons à Annecy, Genève, Épinal, au Mont Sainte Odile, à Orange, au Pont du Gard, à l'abbaye du Frigolet. Notre mère veillait à compléter sa solide culture livresque par ces excursions dans des sites et des monuments qui sollicitaient son imagination romantique. Entraîné vers le passé antique et moyenâgeux, son esprit construisit ainsi la base de sa création poétique.

Un des voyages qui la marqua le plus, en été 1953, un parcours effectué en voiture depuis Alger jusqu'en Espagne, en passant par le Maroc. Nos parents admirèrent la ville de Fez, franchirent le détroit de Gibraltar, à la suite de quoi, une grande quantité de photographies ponctuent leurs arrêts à Malaga, Grenade, Murcie, Barcelone, Valence, Burgos, Madrid, Tolède, Séville. Une localité, nommée « L'Isle de Gracia », intéressa notre mère aux ancêtres espagnols, fille d'un certain Gracia. Devant nous, elle fit souvent allusion à ce périple mémorable et nous exprimait son envoûtement pour les jardins de l'Alhambra, pour elle sorte de jardin de l'Éden. Religieusement exaltée, elle voyait une intervention divine dans chaque chef d'œuvre de l'humanité.

6 Partis avant les autres.

Durant ces dix années en Algérie, nos parents s'impliquèrent beaucoup dans leur vie de famille ; Notre grand-mère maternelle, Françoise, domiciliée à El Biar, tenait une place de choix et s'occupait souvent de moi. Notre mère veillait attentivement sur elle, la protégeait, l'entourait d'affection. Elle décéda en 1960, alors que nous étions, depuis trois ans déjà, installés à Aix-en-Provence. Ce décès secoua profondément notre mère. Ces dix années en Algérie correspondent à celles de ma petite enfance. Des parents aimants m'éveillaient en douceur à la vie et me donnaient le goût du bonheur. Pourtant, je connus quelques drames. La disparition brutale d'un camarade mordu mortellement par un chien enragé, un tremblement de terre violent qui, en pleine nuit, me jeta au bas de mon lit et cette horrible amputation d'un jeune garçon, blessé par l'arme de son père avec laquelle il eut la mauvaise idée de jouer. Je touche là un sujet délicat, celui des débuts de la guerre d'Algérie. Les adultes chuchotaient de terribles récits que les enfants n'avaient pas le droit d'écouter. Lors de notre dernière année à Maison-Blanche, le soir, mon père abandonnait parfois ma mère, anxieuse et préoccupée. Je le voyais, bizarrement vêtu, cachant dans son large pantalon, u pistolet qui encombrait ses mains maladroites, et dont il ne se servit jamais. Il partait avec d'autres hommes, réquisitionnés pour passer une « nuit de garde » à la mairie du village. Je me demandais ce que mon père allait « garder » . il me fallut du temps pour comprendre : il s'agissait du tout début des « événements » d'Algérie.

Nos parents n'adhéraient à aucun engagement politique et entretenaient avec les indigènes, les familles arabes de notre entourage, des relations on ne peut plus cordiales et naturelles. A la maison, une jeune fille, prénommée Zohra, douce et souriante, venait parfois aider ma mère et gardait mon frère Guy-Roger né en 1954 et ma sœur Marie-Laure née en 1955. Cette Zohra apparaît sur les photographies des albums de nos parents, tranquille et détendue à côté de nous tous. Mon amie de classe, Wahiba, issue d'une famille venue de Kabylie, était une enfant vive et très douée, surtout en calcul mental, où je n'arrivais pas à la suivre. Nous passions des journées entières à jouer et rire ensemble. Mon premier véritable chagrin fut de la quitter, en juillet 1957, quand ma famille partit s'installer en France. Je ne revis plus jamais mon amie d'enfance.

Mon père obtint sa mutation pour Istres, en Provence, et y déménagea toute sa petite famille. Ma mère, on ne peut plus heureuse, réalisait son rêve de venir vivre dans la région d'Aix-en-Provence. Ce fut un départ joyeux, qui n'avait rien à voir avec ce que vécurent les pieds-noirs en 1962. En juillet 1957, notre mère n'estimait pas abandonner définitivement sa terre natale et ne pensait pas que d'autres, si peu de temps après, souffriraient d'un exil forcé. Elle partait, le coeur léger, vivre une aventure qui lui tenait à coeur depuis sa première jeunesse.

7 Installation en Provence : deux années d'errance.

Avant de trouver le bon logis, qui leur conviendrait jusqu'à la fin de leurs jours, nos parents visitèrent bien des maisons et connurent bien des déconvenues ! Il leur fallut d'abord tenir compte de leurs contraintes professionnelles. Mon père occupait, sans conteste, son poste à Istres et ma mère, selon la loi de l'Éducation Nationale, avait le droit d'être nommée à proximité. La première année, elle obtint un poste à Entressen, et, dès la deuxième année, elle eut la chance de rejoindre une école à Aix-en-Provence. Pour elle, tout se passa comme elle l'avait voulu, et, étant donné son expérience et son bagage intellectuel, elle s'intégra facilement à sa nouvelle situation qui lui apporta, très vite, de nombreuses satisfactions.

Sur le plan matériel, par contre, les choses s'avèrent beaucoup plus ardues. La première et grande difficulté pour nos parents, dut de trouver le bon endroit où résider. De l'été 1957 à l'été 1959, notre famille vécut six déménagements. L'expérience de ces nombreux déplacements revêtit pour moi, encore jeune enfant, des aspects insolites, souvent comiques. Je me délectais des amoncellements d'objets hétéroclites, véhiculés par une camionnette brinquebalante, avec les pieds des chaises qui se dressaient droit vers le ciel. Tous les cinq, entassés dans la fameuse quatre-chevaux, nous suivions attentivement le cheminement de ces trésors familiaux, objets et menus meubles, biens précieux de nos parents, d'un lieu à un autre.

Notre mère, en Algérie, avait l'habitude de loger dans des appartements de fonction spacieux, bien entretenus, et offrant toutes les commodités sanitaires possibles à cette époque. A Maison-Blanche, elle avait à sa disposition une grande cuisine aux immenses placards, à l'évier confortable et aux carrelages étincelants, sur lesquels elle ne tolérait aucune trace de saleté. Elle se lamenta de ce que lui offrit l'Éducation Nationale dans l'appartement d'Entressen : des pièces étroites aux murs biscornus, pas de salle de bains, les toilettes de la cour... Elle en pleurait, et notre père, désolé, l'accompagna, du mieux qu'il put, dans la recherche d'un endroit approprié à leurs désirs. Cette quête aboutit en été 1959, quand notre famille enfin débarqua, dans la petite propriété de Lou Ribas. L'histoire de Lou Ribas et de nos parents dura jusqu'à la fin de leur vie, véritable épopée, à l'image des excentricités dont était capable notre poétesse de mère !

8 Lou Ribas en 1959 : un état des lieux lucide.

Quand, après deux années d'errance, nos parents achetèrent la propriété de Lou Ribas, notre mère s'était résignée à la rusticité de l'habitat dans la campagne provençale. En ce temps-là, l'immobilier aux alentours d'Aix-en-Provence restait abordable à un couple aux revenus moyens. Nos parents avaient réalisé quelques économies et obtinrent un prêt à courte durée, grâce à l'intervention du notaire qui devint plus tard leur ami. Comment notre mère parvint-elle à accepter de vivre sous un toit aussi humble ? Sans doute son âme de poète fut-elle touchée par l'ambiance particulière d'un environnement végétal typiquement provençal, d'une colline sauvage aux parfums de thym et de romarin. Sans doute aussi imaginait-elle aussitôt un aménagement à sa façon de ce cabanon rustique posé dans un écrin de verdure.

Un chemin de pierres cahotique, qui secouait brutalement notre quatre-chevaux, conduisait à l'entrée de ce lieu caché. Une esplanade ombragée d'un pin et de deux marronniers cernait les premiers murs de dépendances basses qui avaient dû servir de poulailler. Après avoir contourné ces bâtiments non habitables, nous arrivions devant l'entrée d'un logis minuscule précédée d'une modeste calade en cailloux ronds de la Crau. A l'intérieur, une fois franchie l'étroite porte, deux sombres pièces constituaient le rez de chaussée. La pièce de droite, équipée d'une cheminée, jouait le rôle de cuisine. Il s'y trouvait, dans l'angle d'un mur, une pierre plate trouée en son milieu, une « pile » surplombée d'un archaïque robinet. A gauche, une pièce de même dimension que celle de droite, comportait une alcôve flanquée de deux placards longs en hauteur aux portes jaunâtres décorées de frises bizarres. Entre ces deux pièces, un escalier en bois, très raide, menait à deux chambres à l'étage. Des peintures grises recouvraient les murs et les cloisons vieillissants. L'aspect esthétique de l'ensemble n'était guère engageant.

Le plus dur, le premier hiver, fut le manque de confort. Une grosse cuisinière à bois permettait de cuire les aliments et nous fournissait une petite quantité d'eau chaude. Au robinet, l'eau du Canal de Provence, qui n'était pas filtrée, laissait tomber sur la « pierre-pile » de grosses larves gluantes qui me dégoûtaient. Dans les chambres, pas de chauffage. Notre père distribuait à chacun une brique chauffée au four, que nous glissions, enveloppée d'une serviette, dans les draps du lit. Cela tenait chaud une heure.

Nous vivions heureux tous les cinq. Notre mère expliquait comment elle envisageait de transformer en une splendide maison ce cabanon niché au coeur d'un vaste terrain odorant.

Dès que l'on s'arrachait à ces conditions, on se trouvait happé par des restanques ensoleillées proches d'une pente boisée de pins qui offrait des mystères et des trésors multiples. Entre les herbes folles, se dressaient quelques arbres fruitiers, abricotiers, pruniers, figuiers et quelques pieds de vigne. La colline pentue recelait un oratoire au Saint Jean protecteur et une grotte recouverte de lierre, abritant une statue de la Vierge. Notre père nous déconseillait de nous approcher du puits. Charmés par cet espace de nature pittoresque, nous supportions les inconvénients d'un logis assez rustre.

9 Douze années de travaux pour une maison confortable et spacieuse.

Il a fallu à nos parents près de douze ans pour parvenir à aménager correctement notre lieu de vie, douze ans durant lesquels ils consacrerent leur temps et leurs économies à la réalisation d'une maison conforme à nos besoins. Pour ce faire, ils eurent recours à un maçon de leur âge, amputé d'une jambe pendant la guerre, et qui se déplaçait sur sa prothèse avec une aisance et une souplesse remarquables. Il était très étonnant de le voir grimper sur le toit sans aucune hésitation. Cet homme et sa femme, d'origine italienne, travailleurs et généreux, devinrent, pour nos parents, au fil des années, des amis fidèles et toujours présents.

Ces douze années héroïques amenèrent, dans notre habitat, par étapes successives, des transformations spectaculaires : réfection du toit, installation de toilettes intérieures et de sanitaires, aménagement d'une cuisine, construction d'un escalier plus large. Un premier garage fut collé à la maison, transformé peu après en grande chambre et remplacé par un autre garage édifié sur l'ancienne fosse à aisance. A l'étage, furent aménagées de petites chambres nettes aux ouvertures fonctionnelles. Placée devant la maison, une véranda devint une pièce d'entrée, aux allures de salon, munie d'une large fenêtre ouvrant sur le paysage reposant de la colline d'Entremont. Sur la terrasse devant la cuisine, une véranda abrite nos parents jusqu'à la fin de leur vie, heureux de contempler les fleurs chères à notre mère. D'autres constructions, d'autres embellissements aboutirent à offrir à notre famille un cadre de vie très agréable.

Notre mère plaça son grand bureau, où elle composa ses poèmes, à l'étage, devant une grande fenêtre où s'inscrivait le jardin feuillu et se devinait la colline d'Entremont. Attentive à créer pour sa famille un cadre de vie spacieux et confortable, notre mère s'entourait d'éléments décoratifs « inspirants », lui rappelant son Algérie natale : poteries, tapis, vanneries.

Pour notre mère, l'aspect esthétique occultait parfois le côté pratique, auquel notre père veillait davantage et ces différences de points de vue occasionnèrent entre eux des discussions. J'écoutais avec amusement leurs échanges et commençais, de cette manière, à former mes propres goûts. J'en suis restée convaincue de l'influence de la personnalité de chaque être humain sur son cadre de vie.

Nos voisins immédiats, ceux de la grande Bastide, sclérosés et vivant en autarcie sur leurs terres, n'apprécièrent pas les transformations que nos parents apportèrent au petit cabanon. Un jour, nous vîmes arriver la mère de famille de ces lieux voisins, en proie à une colère méprisante, mais la diplomatie fine de notre mère et les ruses paysannes de notre père la remirent vite à sa place, nos parents ne se laissant guère impressionner par ces tirades d'un autre temps !

A l'issue de ces douze années l'essentiel avait été atteint.

10 Un travail à temps plein pour notre père.

Notre père se trouva chargé de l'énorme travail de mettre en état et entretenir le terrain en friches qui entourait notre maison. Un an après l'acquisition de Lou Ribas, il choisit audacieusement de démissionner de son poste à Istres, pour s'occuper du bien familial et soulager au maximum notre mère de notre éducation. Pour l'époque, ce fut un choix vraiment courageux et original. De nos jours, nous voyons de plus en plus de ménages, jeunes ou moins jeunes, abandonner la superficialité stressante du mode de vie moderne et lui préférer une existence au contact de la nature, aux occupations conformes à d'authentiques aspirations humaines. A l'époque où nos parents vivaient leurs années de jeunes adultes, de gendre de conversion ne se produisait guère et paraissait plutôt fou ; Notre mère soutint notre père dans sa décision, et ils se sentaient assez forts tous les deux, pour assurer ce choix hors du commun. Tous deux vivaient à l'heure « écologique », avant que ce mot n'acquît l'impact dont il jouit des années plus tard. Notre mère, en particulier, appréhendait le monde en visionnaire, elle nous demandait de ne rien jeter, de ne rien gaspiller, de nous attacher aux objets de notre quotidien, de ne pas hésiter à en détourner l'usage habituel : un pot de fleurs devenait corbeille à papiers, un vieux drap était découpé en torchons.

Notre père réussit à transformer le terrain broussailleux de Lou Ribas en un véritable paradis aux nombreux attraits : jardin potager, verger, jardin de fleurs, rafraîchissantes zones ombragées. Ce lieu s'enorgueillissait d'un poulailler abritant poules, pigeons, lapins, et d'un immense tas de bois pour alimenter cuisinière et cheminées. Notre père consacrait une heure par jour à scier consciencieusement ses bûches. Je le voyais rarement assis ? Du matin au soir, il s'occupait, dehors, à la maison, selon un rythme régulier, sans précipitation. Au début, il se servit d'outils rudimentaires : une faux, des pioches, des râteaux... Ensuite, il se procura un petit motoculteur et ameublait la terre de son jardin potager, à l'aide d'un compost dont il avait la recette. Ses légumes nous nourrissaient tout au long de l'année. En été, les fruits, variés, ne nous manquaient pas et notre mère remplissait de confitures d'énormes bocaux soigneusement étiquetés. Nous nous gavions d'excellente nourriture, riche en vitamines, à base de produits sains et étions en pleine forme.

Nos parents traversèrent ces années laborieuses avec entrain. Deux naissances vinrent compléter notre fille, une sœur, Marie-Françoise, en 1962, et un frère, Jean-Martial, en 1963. Ces naissances, leurs anniversaires, les fêtes de Noël et Pâques donnèrent l'occasion à nos parents de prendre des photographies. Nous y apparaissions tous les sept, heureux et forts d'appartenir à une famille unie ; j'en garde le souvenir d'une grande douceur et d'une immense tendresse.

11 De chaleureuses relations sociales et familiales.

Tout au long de ces années passées à nous donner une éducation sérieuse et à nous entourer d'un logis propre et spacieux, nos parents veillèrent aussi à entretenir avec les autres membres de leurs familles d'affectueuses relations et à se faire de nouveaux amis.

J'ai toujours jugé notre mère incapable de fausseté et d'hypocrisie. Avec elle, tout était clair et net : ou l'autre intégrait le cercle de ses intimes, ou il était rejeté. Comme elle savait comprendre et aimer les autres, il lui est souvent arrivé de se laisser envahir, mais jamais tromper. Dans les années 1964-1970, parmi les personnes qui nous rendaient régulièrement visite, je me souviens de notre grand-père paternel, un homme cultivé, calme et plein d'humour, du frère de notre père, sensible et peu bavard, de la jeune sœur de notre mère qui, venue d'Algérie, s'installa à Marseille.

Nous sortions peu. De temps en temps, nous nous rendions en Avignon, pour aller voir la sœur de notre père. Le trajet se faisait à bord d'une vieille 203 Peugeot achetée d'occasion qui remplaça l'inoubliable quatre-chevaux. Nous nous amusions, l'une de mes sœurs et moi-même, à observer la route par un trou du plancher. Trois arrêts, au moins, s'avéraient nécessaires, pour laisser refroidir le moteur. A l'issue d'un voyage mouvementé, notre mère nous entraînait au château des Papes, dans les rues très ventées et le long des remparts qui nous impressionnaient. Après un repas chez notre tante, nous retournions à Aix-en-Provence, joyeux et détendus. A partir des années 1970, des sorties familiales plus fréquentes nous amenèrent à pique-niquer auprès du Moulin de Daudet, du Pont du Gard, à Nîmes ou au sommet de la Sainte Victoire. Ces périple simples se déroulaient dans un climat de bonne humeur et de joie partagée.

12 Une vie de retraités embellie par des voyages en méditerranée.

En 1980 et 1981, deux voyages en Algérie marquèrent considérablement la vie de nos parents. Dans leurs albums, figurent de nombreuses vues d'El Biar, d'Alger, de ruines romaines situées dans les environs d'Alger ? Nos parents s'aventurèrent ensuite dans le désert saharien, à Ghardaïa, La Ghouat... Ce fut un déclic qui déclencha chez notre mère le désir de s'adonner davantage à sa passion, écrire de la poésie. Les paysages sahariens, les palmeraies, les oasis lui inspirèrent des poèmes éblouissants de clarté. Au fur et à mesure que leurs enfants s'échappaient du nid familial, notre mère entraîna notre père à la découverte et à la redécouverte de ses racines ensoleillées.

Ils effectuèrent six voyages en Algérie, le dernier du 12 au 19 avril 2007, occasion pour notre mère d'une séance de dédicace de son recueil « *De la Mer au désert* », dans la librairie Mille-feuilles d'Alger. Les photographies prises à bord du bateau, entre Alger et Marseille, laissent transparaître chez notre mère une intense émotion. Il est aisé de l'imaginer, la gorge serrée, les larmes aux yeux, lors de ce dernier adieu à son pays natal. Vive aussi apparaît son émotion devant la tombe de ses parents au cimetière, dans les rues d'El Biar, ou devant la maison d'une de ses amies de jeunesse. Il est prenant de deviner en elle une résignation douloureuse.

Des pays méditerranéens, autres que l'Algérie, attirèrent également nos parents, comme en témoignent leurs voyages en Turquie, Espagne, Egypte, aux Baléares en Tunisie, en Grèce. Ils séjournèrent une bonne dizaine de fois en Tunisie, à l'hôtel « Les Colombes ». Les sites ensoleillés inspirèrent à notre mère nombre de ses poèmes, inondés de lumière et riches de sa remarquable culture archéologique.

Notre mère se laissait aussi toucher par des lieux de pèlerinage religieux où sa foi pouvait s'épancher. Au cours d'un voyage à Rome, au Vatican, d'excursions à Lourdes et Paray le Monial, nos parents prirent plaisir à se mêler aux processions et cérémonies religieuses. Toujours aussi attentifs aux membres de leur famille, nos parents restèrent fidèles à leur habitude de se rendre en Bourgogne, région natale de notre père.

Tous leurs déplacements sollicitaient l'expression poétique de notre mère, qui, de cette façon, donnait une dimension d'éternité à la qualité de leurs diverses rencontres.

13 Secrets de famille et légende poétique.

Devenus adultes, mes frères et sœurs et moi-même nous nous retrouvions avec le plus grand bonheur auprès de nos parents à Lou Ribas, à l'occasion de fêtes, mariages, baptêmes. Parfois émergeaient des secrets que nous n'aurions jamais soupçonnés. Nous fîmes très tardivement connaissance d'une demi-sœur de notre mère. Nous rencontrions ses deux cousins, des messieurs d'un certain âge, accompagnés de leur mère, la « fameuse tante Jeanne ». Fée bienveillante et généreuse, cette dame joua un rôle non négligeable dans la vie de notre mère enfant. Son sourire, ses grands yeux intelligents ne nous déçurent pas et il nous fut facile de l'imaginer plus jeune en bonne personne rayonnante, telle que nous l'avait décrite notre mère.

Les retrouvailles fréquentes de nos parents avec les membres de leurs familles, avec leur très nombreux amis, ponctuèrent de nombreux repas où chaque convive trouvait sa place. Ces repas animés laissaient place à la lecture, par notre mère, d'un ou plusieurs de ses poèmes. Chacun l'écoutait lire de sa voix pleine, aux intonations émouvantes, des chefs d'œuvre récompensés par des prix de poésie prestigieux. Rien n'égalait la fierté de notre mère quand elle nous dévoilait ses coupes, ses médailles ou nous racontait les compliments dont l'avaient gratifiée des personnalités littéraires ou politiques.

Saurons-nous jamais véritablement capter le message de ses écrits ?

Deuxième Partie ***

En lisant ses poèmes

- 1 Confidences
- 2 Une poésie « classique »
- 3 Une création poétique originale
- 4 Les pays méditerranéens
- 5 L'enracinement en Provence
- 6 Une poésie encensant la nature
- 7 Le temps de l'enfance
- 8 La nostalgie du Pays Natal
- 9 Foi en la vie, foi en l'amour
- 10 Un héritage à honorer, une œuvre à continuer

1 Confidences

Pour la fille que je fus, très tôt initiée aux charmes de la littérature par une mère exceptionnelle et cultivée, il me semble normal de louer les qualités d'une création poétique. Raconter les années passées auprès de cette mère impressionnante me paraît plus ardu. J'ai hérité de mon père une pudeur qui me freine dans l'expression de mes sentiments. J'admirais ma mère pour ses élans spontanés de joie, d'enthousiasme. Je suis plutôt du genre à observer, écouter et cache mes remous intérieurs. Je n'ai jamais réussi à dire à ma mère à quel point je l'aimais et quel exemple souverain elle fut et est encore pour moi. Je n'ai pas su saisir les occasions de lui manifester la reconnaissance qu'elle méritait de moi.

Si je fais abstraction de la personne que je suis, de ce « moi » lourd et maladroit, et si je me laisse emporter par le plaisir de lire les étonnants poèmes de notre mère, je me sens allégée de tout un poids et soulevée par un grand souffle de liberté.

Cette abondante création poétique vibre des échos attendrissants des bonheurs et des chagrins de l'espèce humaine. La poète Lucienne VINCENT décrit, dans un langage universel, d'infinies félicités et d'obscurs tourments. Elle clarifie nos aspirations spirituelles et notre soif de sérénité. L'œuvre de Lucienne VINCENT scrute les multiples facettes de l'âme humaine.

2 Une poésie « classique »

Les règles de la poésie classique n'avaient aucun secret pour elle. Dans le recueil *Rencontres au Pays du Coeur*, l'un de ses premiers ouvrages, daté de 1984, elle se livre à un exercice de virtuosité poétique et s'essaye, avec succès, aux différents genres de la versification française : ode, chanson, ballade, rondeau, triolets, rondel, lai, sonnet. Elle privilégie le sonnet, forme poétique majoritairement présente dans l'ensemble de ses écrits. Choisisant un vocabulaire désuètement poétique, elle cisèle ses vers à la façon moyen-âgeuse des troubadours.

« Dans la cité gallo-romaine
Où le passé sourit encor,
Dans un immuable décor,
Souventes fois je me promène ! »
(*Rencontres au pays du coeur*, 1984, Chanson de Vienne, p. 5)

Cette poésie, aux formes classiques, véhicule des intentions de solennité, révèle un goût pour la mise en scène et les cérémonies élogieuses, et permet à la poétesse de sublimer des personnalités choisies. Avec emphase, elle retrace le déroulement d'une fête de la Saint Jean, dans un poème dédié au président de l'Association culturelle de Ventabren.

« Ventabren, plein azur, émerge de la roche :
Efflorescence blanche aux reflets mordorés...
Composant pour ce havre un hymne qui l'honore,
Un chœur aux accents d'Oc, d'artistes, d'écrivains,
Veille à faire jaillir, sur des sentiers divins,
L'âme de la Provence, en sa langue sonore !
(*Présences en pays de Provence*, 1997, La Fête de la Saint Jean, à Ventabren, p. 9)

En des vers originaux, elle salue la mémoire de l'ancien maire d'El Biar, en Algérie

« Maurice a terminé sa lumineuse route,
Après avoir servi, fermement, chaque jour,
Un sublime idéal de justice et d'amour ! »
(*idem*, à M. Maurice Mouchan, p. 71)

Par sa poésie, elle rend honneur à des personnalités aixoises rencontrées à l'Académie des Arts et belles Lettres d'Aix-en-Provence (*A la croisée des chemins*, 2003), à des instances religieuses de la cathédrale d'Aix (*Présences en pays de Provence*, 1997), ou à d'autres individus de son entourage : collègues de travail, amis, voisins, connaissances...

Facile serait la tentation de réduire son œuvre au travail parfait d'une excellente rimeuse. En effet, lire ses poèmes, c'est s'immerger dans une forme de poésie strictement classique, où chaque vers est exactement scandé, chaque mot, chaque syllabe tombe pile au bon endroit, au bon moment, chaque rime sonne juste, dans un tout harmonieux et rythmé. Mais la perfection technique de ses vers vient au service d'un puissant souffle poétique propre à subjuguier le lecteur. Cette création littéraire artistique, empreinte de sensibilité, se révèle d'une originalité certaine :

« Les mots venus du coeur,
Dans un buisson de roses

Ont un charme vainqueur
Des cieux les plus moroses. »

(*Rencontres au pays du coeur*, 1984, Les mots venus du coeur, p. 66)

Il suffit d'un coup d'oeil aux titres des chapitres de ce recueil « Affectueusement, Amicalement, Messages d'amour... pour réaliser qu'il ne s'agit pas d'une poésie austère, pompeuse, académique, mais véritablement d'une œuvre vibrante jaillie d'un coeur sincère.

Reconnaître l'originalité de son écriture.

3 Une création poétique originale

Son œuvre dépeint une infinité de sensations, suggère de fortes émotions, par l'agencement significatif des mots, évoque, avec enthousiasme, le bonheur fondamental offert par toute recherche esthétique.

Certains vers se parent d'une délicate nuance de couleurs :

« Mauve et bleu, rose et verts, à petits traits menus,
Un paysage clair naît d'une plage lisse ! »
(*Dans l'écharpe d'Iris*, 2008, L'aquarelliste, p. 11)

Les sensations du goût, du toucher nourrissent parfois l'inspiration de la poétesse :

« Le silence a le goût de la figue sauvage :
Un peu de poudre blanche a couvert les fruits mûrs. »
(*La Fontaine enchantée*, 1977, De longs chemins sablés, p. 23)

Quand elle se fie à des sensations auditives, la fluidité des vers berce le lecteur de tranquille sérénité :

« Au gré des pas joyeux, glissent les boulevards,
S'ouvrent de frais jardins, que les oiseaux bavards
Animent, tout le jour, de leur gai babillage ! »
(*Maroc*, 1997, Ville du sud, p 73).

Selon un rythme musical, inondé de lumière et de paix, Elle expose, sans détours, son amour profonde de la ville d'Alger, cité merveilleuse à ses yeux :

« De longs parcours de rêve ont subsisté les traces,
Et le ciel échancre par les blanches terrasses,
Inscrit sur fond d'azur un message éternel ! »
(*De la Mer au désert*, 2006, La Ville d'Alger, p. 9).

Fidèle observatrice de la vie quotidienne, des êtres humains des animaux, attentive à tous les phénomènes de la vie naturelle, elle rapporte, avec minutie, les événements que surprend son regard, capte les plus diverses émotions, comme la peur,

« Contre les volets clos de la demeure fraîche,
Arrive, suffocante, une odeur de brûlé :
Le vent porte le feu ! Mais qui donc a parlé ?
La peur, subitement, sonne d'une voix rêche ! »
(*Provence d'élection*, 1989, L'incendie, p. 155.

ou le réconfort après la peine

« Le chagrin s'est enfui, sur l'aile de l'orage :
Une ronde s'attarde, au seuil de la maison !
Ce soir, se boira l'or de la douce saison,
Près de l'être amical, qui redonne courage ! »
(*Provence d'élection*, 1989, Le Coup de froid, p. 158).

Elle souligne l'importance des mots et l'utilisation adéquate qu'en fait l'écrivain, afin de dépeindre au mieux les états du coeur humain :

« O plume, de ton bec, saisis rimes et pleurs !
Capte l'inénarrable en paroles ailées ! »
(*Dans l'écharpe d'Iris*, 2008, Des mots, p. 14).

« Un mot pour approuver
C'est facile à trouver ! »
(*idem*, Un mot pour approuver, p. 15)

Au-dessus des contingences matérielles, temporelles, elle se réfugie dans un univers rêvé, vivifié par la création poétique :

« les roses du parcours, aux tons si merveilleux,
Ont le même parfum à travers les années,
Et fidèle, sans fard, ne se sont point fanées !
Elles sont des jalons qui mènent vers les cieux !

Par ce don sans pareil, heureuse est l'âme élue ! »
(*idem*, Le chemin du poète, p. 98)

4 Les pays méditerranéens

Elle a choisi pour cadre à sa poésie des pays méditerranéens : la Provence, où elle a vécu, l'Algérie, où elle naquit et passa son enfance et sa jeunesse, tiennent une place prépondérante dans son œuvre et méritent, à ce titre, de faire l'objet d'une analyse pointue.

En dehors de la Provence, une autre région de France suscita son intérêt : la Corse, thème d'un ouvrage daté de 1994, *Inaltérable Corse*. Elle nous laisse également un souvenir documenté de ses voyages en Grèce (*Cistes et rameaux de Grèce*, 1991), au Maroc (1997), en Turquie (1999), en Egypte (2001).

La Tunisie (1999) fut une de ses destinations préférées ; elle y fit de ombreux séjours, à Hammamet, s'installent régulièrement à l'hôtel Les Colombes, dont elle connaissait bien le personnel, où elle avait ses habitudes et y était l'objet de prévenances affectueuses.

Son ouvrage sur la Grèce expose une connaissance précise de l'auteur des sites archéologiques célèbres : Athènes, les Thermopyles, Mycènes, Epidaure, Delphes... Bâtie selon les mêmes principes, comme un journal de voyage, l'oeuvre dédiée au Maroc offre un panorama minutieux des villes de Rabat, Casablanca, Fès, Meknès, Marakech... De nombreuses références historiques jalonnent le recueil *Turquie* : elle accumule les enseignements d'un passé prestigieux sur Istamboul, Izmir, Ankara... En Tunisie (1999), elle s'attarde, avec délice, dans les ruines des temples et des thermes romains de Bizerte, Tabarka, admire l'architecture des mosquées de Kairouan, et décrit, avec détail, les demeures troglodytes de Matmata.

Avec un art indéniable, elle dépeint ces lieux géographiques et sites historiques. De l'oued Sebou, au Maroc, elle fait un tableau sonore et coloré :

« Ayant atteint le cap de sa plus grande ampleur,
Le gros fleuve qui bout sous son échine blonde,
Admet le choix brutal de l'océan qui gronde,
Au sein d'un remous glauque où se perd sa couleur ! »
(*Maroc*, 1997, Kenitra, p 68).

Ce poème fut récompensé par le grand prix de la Vallée de l'Huveaune en 1996.

L'émerveillement devant les sites qu'elle visite avec joie, se traduit en une écriture majestueuse, à l'image des lieux extraordinaires qu'elle contemple :

« Émergeant de l'abîme, un, deux, trois, quatre éclats,
Superbes grains de pourpre, îlots mis à la suite,
Affirment un parcours, un envol, une fuite,
Étoilent de soleil les abysses lilas ! »
(*Inaltérable Corse*, 1994, Les îles Sanguinaires, p. 32)

Au-delà de l'émotion, dans sa contemplation des sites et des monuments, elle se laisse envahir par une quête spirituelle, vers une éternité quasiment inaccessible :

« Profonde est la vallée où les plus puissants des rois
Ont décidé d'avoir leur demeure éternelle ! »
(*Egypte*, 2001, La Vallée des rois, p. 34)

L'émotion se manifeste par des images lumineuses et colorées, comme dans cette évocation du golfe d'Ajaccio :

« La mer emplît de bleu le golfe épanoui
Où le flot qui s'étire en vagues paresseuses,
Entre les rocs suspend des dentelles mousseuses,
Et couvre, de feux vifs, le rivage ébloui ! »
(*Inaltérable Corse*, 1994, Terre, Mer et Ciel, p. 31).

Observatrice des détails les plus insolites, au gré de ses visites, elle réserve au lecteur des surprises poétiques, pétries de couleurs et d'odeurs :

« A l'oiseau s'offre un sûr festin :
L'abricot mûr et la cerise !
Un chaud parfum se vaporise,
Au bord du ciel de bleu satin ! »
(*Inaltérable Corse*, 1994, p. 73).

Sérieusement intéressée par les augustes monuments qu'elle apprécie, elle s'évade facilement et s'amuse à saisir des situations pittoresques et saugrenues :

« A Mycènes, j'ai vu le dernier locataire :
Un petit oiseau gris sur un mur croulant !
Dans la chaste clarté, sous le ciel presque blanc,
A plein bec, il disait qu'il ne pouvait de taire ! »
(*Cistes et rameaux de Grèce*, 1991, Le dernier locataire de Mycènes, p. 70).

Concernée par tous les êtres vivants, elle se rapproche, avec empathie, de ses compagnons de voyage, auxquels elle dédie nombre de ses poèmes, et s'émeut, touchée par les plus faibles, un âne, un enfant...

« Le sable de la piste émet une chanson
Quand passe l'âne doux, qu'un petit enfant mène ! »
(*Egypte*, 2001, Dakhla, p. 92).

Elle avait à coeur de faire partager à tous ses proches, famille, amis, son amour des pays méditerranéens et pouvait éveiller, en ceux qui voyageaient à ses côtés d'étonnantes réactions, physiquement et spirituellement. La préface de son ouvrage *Egypte* (2001), rédigée par son fils Jean-Martial, témoigne de cette osmose entre l'écrivain et son interlocuteur.

« Pays dont la sagesse a traversé les siècles, ton éclat fascine encore l'humanité...Maîtresse souveraine, aimée par dessus tout, au-delà de tout renoncement, tu nous soumetts à ton pouvoir infini » (Préface de Jean-Martial Vincent, p. 7).

5 L'enracinement en Provence

Intelligente et sage, elle proclamait sa chance de vivre en Provence, au coeur d'une petite propriété au jardin sauvage : Lou Ribas. Elle et son époux avaient courageusement œuvré en semble pour aménager ce nid à la fois réconfortant et secret. Tous deux formaient un couple fusionnel et vivaient à fond leur passion commune pour le refuge familial. Elle décrit humainement le lien qui l'unissait à son époux, dans son recueil *Présences en Pays de Provence* (1997) à l'occasion de la célébration de leurs noces d'or.

« Partageaient le meilleur et se riant du pire,
Ils ont marché, tous deux, sur le même chemin ! »
(*Présences en Pays de Provence*, 1997, Noces d'or, p. 103)

Dans un autre poème dédié à son époux, elle souligne l'importance de leur logis, pour tous les deux :

« Chaque jour, le jardin feuille à feuille, se livre...
La pervenche et l'iris boivent l'azur des cieux !
Dès la Saint-Jean, le parc appartient aux cigales !...
Ô chère Thébaïde aux vertes frondaisons !
Abri sûr, doux refuge en toutes les saisons !
Béni soit ton seuil clair tout environné d'ailes ! »
(*idem*, Chaque jour le jardin, p. 58).

La sérénité du foyer se renforce du bonheur de vivre, en toute quiétude, avec des êtres aimés :

« C'est ici, Lou Ribas, la rive en provençal,
Où Dame Bonne Humeur, facile commensale,
Invite à partager le labeur, le loisir,
Dans le tranquille parc où règne le plaisir
A goûter le bon pain du repas de famille. »
(*Provence d'élection*, 1989, Chez nous, p. 108).

Sa plume poétise les aspects les plus humbles de la vie quotidienne, les dotant d'un caractère immuable.

« J'aime, au fond du jardin, cette placette libre
Où sèche la lessive à l'abri du talus ! »
(*idem*, Dans l'heure qui s'allonge, p. 141).

Au rythme de vers alertes, avec ses mots vivants, elle anime de lumière et de joie la maison cachée au sein de la végétation fournie :

« Au-delà de la haie où le lilas fleurit ;
Dans un proche lointain, la demeure sourit !
Tout en haut, près du ciel, apparaît son toit rose :
En rayons d'or, Avril, à son sommet, se pose ! »
(*idem*, Invitation, p. 107)

Le jardin cernait la maison, jardin de fleurs et d'herbes odorantes, thym, lavande, romarin, jardin bruissant de chants d'oiseaux, asile de vifs écureuils, jardin orné d'un vieux puits et d'un oratoire provençal abritant une statue de Saint Jean.

Ce jardin s'offrait à tous les éléments, vents, pluies, soleil :

« Une immense clameur, autour de la maison,
Resserre son étreinte, écrase murs et portes. »

(idem, *Le Vent dans les arbres*, p.122).

Réceptive aux aléas du climat provençal, elle en percevait les changements au gré des quatre saisons, y puisait une source infinie d'inspiration, obéissant à son penchant irrésistible à observer la nature.

6 Une poésie encensant la nature

Elle perçoit, dans la nature, toute présence végétale (pins, arbres fruitiers, roses, iris, tulipes...) ou animale (fourmis, abeilles, pies, hirondelles, écureuils). Elle met en scène toutes sortes d'événements : grosses chaleurs, incendies, orages, vents violents. De nombreux tableaux bucoliques émaillent ses poèmes.

« Ô vacances d'été ! Joyeux empressement !
Que pas un seul instant, surtout, ne se gaspille ! »
(*Provence d'élection*, 1998, Premier matin de vacances, p. 137).

Elle entend profiter au mieux du cadre naturel dont elle jouit et accorde sa prédilection à la saison printanière.

« Pour toi, pour moi, pour nous, que chante le printemps ! »
« Fleur, oiseau, papillon, mon coeur aussi s'envole. »
(*idem*, p.133 et p. 135)

Au contact de la nature, elle frémit à l'appel de sensations multiples, retranscrit dans sa poésie des couleurs, des sons, des odeurs, captés lors de ses promenades près de chez elle ou en voyage :

« La datte, près du ciel, enivre les abeilles,
Au-dessus des parfums des jardins potagers ! »

A l'aide d'une élégante personnification, elle confère au fleuve du Nil une majestueuse allure :

« D'une opulente ampleur, tranquille, souverain,
Le Nil avance, coule, en longue robe lisse ! »
(*Egypte*, 2001, Sur le Nil, P. 14).

Dans *A la Croisée des chemins*, de nombreux poèmes honorent des animaux familiers, compagnons des humains : chats, chiens, chevaux... ou des animaux plus sauvages saisis par son oeil de poétesse, oiseaux divers, écureuils...

Au Maroc elle se prend d'affection pour un petit âne laborieux :

« Te voici, cher ânon chargé, dès le matin,
Plus que ton bât ne peut, mais ne perds pas courage !
Il ne te déplaît pas d'accomplir ton ouvrage
En traversant la ville où s'inscrit ton destin ! »
(*Maroc*, 1997, L'ânon, p. 60)

L'attention qu'elle porte aux types de végétation, aux êtres vivants, aux variations saisonnières, aux différents climats, lui inspire un irrésistible élan vers Dieu créateur :

« Au grand flux généreux, la nouvelle saison
Se pare de bijoux dont resplendit le monde !
Immense, vers le ciel, s'élève une oraison ! »
(*Provence d'élection*, 1989, Le temps des hirondelles, p. 69).

Solide et source d'optimisme, une foi, plus forte que les peines et les déceptions l'habite. En contemplant la nature, elle y décèle la présence de Dieu Créateur :

« Il faut si peu de chose : assurer le passage
Aux rayons du soleil, aux subtiles chansons
Qui circulent sans cesse au secret des buissons,
Pour que, de l'Éternel, arrive le message ! »
(Présences en pays de Provence, 1997, Il faut si peu de chose..., p. 54).

7 Le temps de l'enfance

L'enfance, le temps de l'enfance, les enfants, constituent un thème majeur de sa poésie. Elle définit son attachement philosophique à l'enfance :

« Heureux temps de l'enfance, au parfum d'éternel ! »
(*D'Algérie*, 1986, Constance, p. 176).

La présence, à ses côtés, de très jeunes enfants, la remplissait de bonheur et libérait en elle une tendresse éclatante.

« C'est un immense parc aux tendres éloquences,
Où dansent les étés pleins d'enfants, pleins d'oiseaux ! »
(*Provence d'élection*, Sur l'aile des vacances, p. 138).

Tous les enfants lui apparaissaient comme des êtres merveilleux, uniques, dont elle partageait l'appétit de vie et la spontanéité.

« L'enfant aime cueillir les fleurs à pleines mains,
Dans un Éden où règne une éternelle fête,
Où chaque heure dessine une courbe parfaite,
Où le bonheur de vivre emplit tous les chemins ! »
(*Dans l'écharpe d'Iris*, 2008, p. 30).

Elle chérissait, par dessus tout, ses propres petits-enfants, leur prodiguait une inépuisable affection, passait de longs moments en leur compagnie, à les regarder, leur parler. Elle écrivit pour eux des poèmes à forte teneur affective.

« Chère petite fille ! Enfant source de joie !
A toi, les bras aimants pour te prendre à plein corps !
Entre tes frêles doigts qui se serrent très fort,
Un invisible sceptre exige qu'on te choie ! »
(*Présences en Pays de Provence*, 1997, A Clélie Vincent, p. 89).

De sa propre enfance, elle gardait un souvenir positif et paré d'une exceptionnelle saveur.

« Les souvenirs d'enfance illuminent la vie ! »
(*Idem*, p. 65).

Elle évoquait une enfance simple, très méditerranéenne

«... chaque trait redit
L'heureux enchantement des premières années »
(*La Fontaine enchantée*, 1977, La cour, p. 9).

L'éducation religieuse et de pieuses pratiques, meublèrent conséquemment cette enfance calme et sage.

« Le grand jardin qui monte et ses larges allées
Que suivaient, à pas lents, les cortèges fleuris,

Les jours de Fête-Dieu, de prières nourris. »
(*idem*, *Le pensionnat de la Sainte Famille*, p. 11).

La petite fille qu'elle était alors, âgée de six, sept, huit ans, fut marquée par de longs et austères exercices de piété religieuse, difficiles à imaginer dans un monde moderne.

« Je me rappelle bien les vêpres des dimanches
Où nous allions ensemble en fin d'après midi,...
Je me rappelle bien le parfum de ces roses :
Avec l'odeur du cierge, il me rejette encor
Au pied du tabernacle, où je priaïis alors,
Avec un coeur ardent, brûlant les lèvres closes ! »
(*idem*, *Les Vêpres des dimanches*, p. 17).

Une petite enfance empreinte de principes rigoureux ne l'empêcha point de connaître, un peu plus tard, une jeunesse insouciante et gaie.

« Oh ! Te rappelles-tu notre large coeur ivre,
Alors que seul comptait le présent merveilleux,
Que point n'apparaissait d'avenir périlleux ?
Te rappelles-tu bien tout le bonheur de vivre ? »
(*idem*, *N'avons nous pas laissé*, p. 24).

Par le biais de sa poésie, elle put revivre les émotions d'un passé qu'elle ne pouvait oublier. Deux visages féminins illuminèrent d'amour son enfance et sa jeunesse : ceux de sa mère et de sa tante Jeanne, dont elle vantait les immenses qualités.

La Tante Jeanne, personnage éminent de sa légende familiale, jouait un rôle prédominant, incarnant la douceur et la force à la fois.

« Elle était, pour chacun, et quel que soit le cas,
Le bon ange qui prête une aile charitable,
Au merveilleux pouvoir, au charme incontestable,
Un ultime secours, salvateur, délicat ! »
(*Dans l'écharpe d'Iris*, 2008, *Tante Jeanne*, p. 88).

Entourant idéalement ce personnage, surgissait un paysage campagnard, théâtre de ses jeux d'enfant, de ses sœurs, et de ses cousins. En ces lieux, parents et enfants jouissaient de moments de réconfort et de joie.

« La maison de la tante, au milieu de la cour,
Ouvre sa porte à tous, vers laquelle on accourt ! »
(*La Fontaine enchantée*, 1977, *La Maison de Tante Jeanne*, p. 15).

A propos de sa mère, elle raconte sa présence chaleureuse au temps des jours heureux, puis se laisse envahir par une douleur poignante en évoquant la disparition de cet être tant aimé.

« La mère vivait là! Hélas ! Sa voix s'est tue !
Son âme seule reste en ce lieu familiers
Qui se redonne, intact, m'accueille, hospitalier,
Qui gardait mon enfance et me la restitue ! »

(*D'Algérie*, 1986, Le Seuil de la maison retrouvée, p. 59).

Redécouvrant, lors d'un voyage en Algérie, le pays de son enfance, elle se retrouve elle-même, enfant, emportée par les plaisirs et les joies de l'enfance.

« Je cherchais une image au coin des bois, des rues !
J'ai retrouvé... Je suis l'enfant de l'âge heureux ! »
(*idem*, *L'enfant de l'âge heureux*, p. 64)

Le retour au pays natal équivaut à un retour au pays de l'enfance.

« De tes jardins fleuris, mon coeur est embaumé !
Dans la maison natale, à l'abri des vacarmes,
Épargné par la peur et le fracas des armes,
Un bonheur innocent flotte encor, enfermé ! »
(*idem*, *Le Souvenir exact*, p. 46).

8 La nostalgie du Pays Natal

Une fois installée en Provence, dans une atmosphère propice à ses rêveries poétiques, elle médite sur son passé en Algérie. Nostalgie du pays natal, lointain géographiquement, très proche à son cœur.

« Là-bas, le mois de mars a céleste pouvoir,
Et mon âme, toujours, en restera charmée !
O pays de l'enfance ! O rive bien-aimée !
Mon cœur ne cessera, jamais de vous revoir ! »
(*La Fontaine enchantée*, 1977, *Le mimosa*, p. 31).

Par la pensée, elle fait revivre le pays de son enfance, et y déambule comme au temps des jours anciens.

« En mille et un reflets, rit le pays natal,
Et je lui tends les bras, sur sa rive lointaine. »
(*idem*, *Le Matin bleu*, p. 55).

De ce pays rêvé, lui reviennent des impressions de grande clarté, des sentiments de félicité dynamique et d'affection partagée.

« Alger, la Ville Blanche, en gradins réguliers,
Tout autour d'une baie où la mer se repose !
... Alger, blanche cité, tu retiens bien notre âme,
Avec nos jeux d'enfants, nos rires amoureux !
Ton ciel clair a gardé l'éclat des jours heureux :
Ton souvenir anime une fervente flamme ! »
(*idem*, *Alger, la Ville Blanche*, p. 51)

Parfois, le tableau retrace le quotidien, revêt un caractère intimiste et embarque le lecteur dans un univers familial très méditerranéen :

« Lorsque sera fini, dans la cuisine ouverte,
Un repas de friture et de fruits de saison,
Les familles viendront, sous la tonnelle verte,
Accepter le bien-être, au seuil de la maison ! »
(*idem*, *La Fontaine enchantée*, p. 8).

Passionnément elle interpelle ce pays natal, pays de légende.

« A ton appel, j'accours, ô terre bien-aimée »
(*De la Mer au désert*, 2006, *L'appel du pays*, p. 83).

« Ô rivage connu ! Du bout de l'univers,
Je reviendrai vers toi, pour boire à ta lumière ! »
(*D'Algérie*, 1986, *Pays bien-aimé*, p. 9).

Quand, enfin, elle peut réaliser son rêve obsédant, quand elle peut à nouveau fouler le sol de sa naissance, une intense émotion la saisit, exprimée avec force dans ces vers :

« Cher pays retrouvé! Ton sol, reconnu, vibre,
Ébranlé, tout entier, par un fidèle pas,
Qui cherche, redécouvre, et ne s'égare pas !
Ô terre ! En moi, s'émeut la plus profonde fibre ! »
(*D'Algérie*, 1986, *Le Pays retrouvé*, p. 55).

Au pays natal regretté, se superpose l'image du visage maternel, lancinant fantôme des jours disparus.

« Attentive se fait la maison maternelle.
Aux cieux, monte, léger, le parfum de jasmin ! »
(*De la Mer au désert*, 2006, *Le jasmin de la Maison Maternelle*, p. 87).

Cette apparition aimante et protectrice déclenche une profonde tristesse :

« Au jardin maternel, j'ai cueilli mille fleurs.
Des gerbes de jadis aux promesses flatteuses,
Il reste, sur mes doigts, des senteurs capiteuses,
Et, dans mon âme, hélas !, d'interminables pleurs ! »
(*Présences en Pays de Provence*, 1997, *La seule merveille*, p. 66).

Par un lyrisme poignant, elle fait, de sa mère, un vibrant portrait, un symbole étroitement associé au sol de l'Algérie :

« Rien ne pourra flétrir, ô ma mère chérie,
Ni ton visage aimant, ni tes doigts généreux !
Je te retrouverai dans l'unique patrie,
Où chante, pour toujours, l'âme des temps heureux ! »
(*D'Algérie*, 1986, *L'âme des temps heureux*, p. 62).

Les voyages de retour en Algérie (il y en eut six) l'amènèrent à visiter, en compagnie de son époux, des régions de ce pays qu'elle n'avait pas connues, lors de son enfance et de sa jeunesse. A l'occasion de ces quelques explorations, elle manifesta un intérêt particulier pour la culture saharienne. L'habitat de la ville Ghardaïa, au bord de ce grand désert, lui suggéra de magnifiques envolées ;

« Ghardaïa, coeur du Mزاب, qui bat d'un rythme sûr,
Énorme pigne blanche aux écailles serrées,
Ton noble minaret s'élance en plein azur !
De la base au sommet, tes maisons à terrasses,
Escamotent leurs seuils, le long des escaliers ! »
(*De la Mer au désert*, 2006, *Ghardaïa*, p. 116).

Elle loue l'hospitalité des oasiens du Sahara et replace l'Algérie dans une actualité claire et positive.

« C'est une maison blanche entre les palmes vertes !
Elle est neuve, elle est lisse, un ange de clarté
Veille, la nuit, le jour, sur le seuil enchanté !
Pour le passant, l'ami, les portes sont ouvertes ! »
(*idem*, *La Maison dans l'Oasis*, p. 67)
Et ceci lors d'une Invitation à un repas de fête avec son époux

« Abats d'agneaux sur gril et potage onctueux
Précèdent le méchoui, le gros mouton sur broche,
Au fumet délicat qui, plus encore, rapproche,
Irrésistible attrait du repas fastueux ! »
(*idem*, Repas de fête, p. 106)

Admiratrice d'un savoir-faire ancestral, elle dédie des vers élogieux aux « hommes du grand désert », capables de trouver l'eau et d'en tirer le meilleur profit, dans une terre aride et difficile.

« Hommes du grand désert, jaloux d'un pur savoir,
Gardiens inféodés des trésors de la terre,
Au sein de vos jardins, se révèle un mystère,
Au voyageur ami que séduit un pouvoir !
Votre maîtresse est l'eau ! C'est elle qui vous capte ! »
(*idem*, Jardins de la Palmeraie, p. 125).

Elle a le don de mêler passé et présent, de céder au charme de l'un sans refuser le pouvoir envoûtant du second. Elle éprouve , pour le pays d'Algérie, des sentiments passionnés et son chagrin explose lors de l'adieu aux pays bien aimé.

« Très chère El Djezair, à grand regret, je pars !
Le vaisseau qui m'arrache à tes rives heureuses,
Happe encor, en plein vent, des ondes chaleureuses,
Et des parfums connus, tout à l'entour, épars !

A toi, je reviendrai, merveilleuse cité !
Il me faut boire encor l'or vif de ta lumière,
Au séjour bienheureux de la source première,
Où l'instant, pour moi, capte un goût d'Éternité !
(*idem*, En s'éloignant d'Alger, p. 132).

Ce fut l'une de ses dernières visites au pays natal.

9 Foi en la vie, foi en l'amour

Elle a composé un livre entier de poésie, intitulé *A ciel ouvert*, sur le thème de la foi catholique ? Dans le recueil, daté de 2003, elle s'étend sur les différents rites et sacrements de cette religion : baptême, communion, mariage, fêtes traditionnelles de la Toussaint, Noël, Pâques. Elle vante les bienfaits de la prière, accordant une place privilégiée au culte rendu à la Sainte Vierge.

Une grande ferveur religieuse l'habitait, et ce en toute circonstance. Durant un voyage en Turquie, elle se montre fascinée par la maison de la Vierge Marie.

« A la Dame des Cieux, qui, les deux bras tendus,
Dans le feuillage vif, offre une douce image,
Une ronde incessante apporte, en fier hommage,
Un buisson fait de cœurs pleins de vœux suspendus ! »
(Turquie, 1999, Éphèse, la Maison de la Vierge Marie, p. 177).

Elle attribue aux pratiques religieuses catholiques une valeur d'exemple, à la portée universelle :

« Il fit un Évangile, et mourut en douceur,
Sur un sol qui devint, par fervent témoignage,
Un socle de la Foi, but de pèlerinage,
Un symbole d'espoir, un sûr intercesseur ! »
(*idem*, Éphèse, Jean, La Roche aux Sept Dormants, p.176)

La foi s'accompagne en elle d'un sincère élan de spiritualité, d'une quête personnelle de sérénité.

« L'appel de Dieu résonne en toute plénitude,
Au-dessus de ce monde, intact, originel ! »
(*Egypte*, 2001, Dans le désert, p. 96).

Son âme s'épanouit dans la contemplation du désert saharien, lieu propice à la méditation mystique :

« A l'infini, s'étend la terre sèche et nue :
Dans un cercle parfait, la ligne d'horizon
Limite le sol brun de l'arène grenue,
Sur l'idéal azur qu'aspire une oraison ! »
(*De la Mer au désert*, 2006, Infini, p. 129).

Le message philosophique est celui de vanter les bienfaits du recueillement, d'ouvrir, avec une grande générosité, la porte de la sagesse :

« Ah ! Que l'âme se livre aux sables de l'oubli !
Qu'elle aborde à loisir le dédale des rêves
Et file d'un haut vol vers les célestes grèves
Où nulle ombre n'assaille un seuil bien établi ! »
(*Dans l'écharpe d'Iris*, 2008, Détachement, p. 56).

Prônant le détachement des soucis matériels, suscitant en chacun le désir d'accomplir ses rêves et

de viser l'essentiel, elle affiche un parti-pris d'optimisme, exalte une foi inébranlable en la vie, en l'amour.

« Pour tous et pour chacun, quel que soit le problème ;
Happe le moindre appel pour répondre à l'instant,
Pour parer le décor de son plus bel emblème !
Ô mortel ! Souviens-toi que le bonheur t'attend ! »
(*Dans l'écharpe d'Iris*, 2008, Souviens-toi, ô mortel..., p. 57).

10 Un héritage à honorer, une œuvre à continuer

« Je vais mourir et il ya tant de choses à faire ! »

Tels furent ses derniers mots.

Nous nous sommes interrogés sur ces « choses à faire ». Durant quelques semaines nous nous sommes occupés de notre père, malheureux et seul. Son coeur regardait vers l'au-delà que chacun de nous appréhende. Il rejoignit très vite celle qu'il avait aimée.

De ces parents exemplaires et rayonnant d'amour, il me semblait qu'il ne me restait rien et je me retrouvais devant un mur opaque et noir, le mur d'une infranchissable tristesse.

Je considérais avec perplexité les quelques objets que j'avais sauvé : d'anciennes photographies, les coupes et les médailles commémoratives de prix littéraires remportés par ma mère, et un exemplaire de chacun de ses recueils de poèmes ; l'observation des vieux clichés, peu à peu, me redonna le goût de souvenirs heureux. Fière de dépoussiérer les coupes et de ranger les médailles, je songeai à lentement relire et calmement savourer ce legs de poésie.

« Il y a encore tant de choses à faire ! »

Notre mère ne songeait pas à limiter nos vies à l'accomplissement d'inévitables tâches matérielles. Elle nous orientait subtilement vers une essentielle et noble mission : continuer son œuvre, mettre au centre de nos préoccupations, la quête du meilleur, du beau, du sacré. Peu importe les chutes, peu importe le chemin, chaque être humain a son rôle à jouer dans l'inéluctable ascension de l'âme du monde vers l'infini.

Telle fut l'ultime message d'une poétesse inspirée :

« Il y a encore tant de choses à faire ! »

Épilogue

Des deuils, des abandons injustes jalonnent notre vie et nous tourmentent. Des êtres que nous avons chéris disparaissent et les souvenirs heureux peinent à dissiper l'amertume d'un présent douloureux. Nous rêvons d'être toujours aimés et nous souffrons de solitude, d'absence, de rejet. Un vide vertigineux nous happe, poussières dans l'infinité de l'univers.

Je souhaite à mon descendant, qui aura la curiosité de s'intéresser à ce petit livret, de parvenir à s'arracher aux contingences temporelles qui nous écrasent et de réussir à se perdre dans l'Amour qui nous tend les bras.